

calmé le sang de Léon ; il revint. — Pauvre Marie ! depuis longtemps elle l'attendait !

La veille, on avait arrangé une partie de plaisir. Paul Lemierre et sa femme étaient venus chercher Monsieur et Madame Firmin ; ils avaient attendu Léon, s'étaient lassés ; et Marie, après les avoir vus partir, non sans dépit ; après s'être impatientée et contre Léon qui n'arrivait pas et contre M. Thierry qui ne le laissait pas revenir, Marie commençait à s'inquiéter sérieusement. Tout à coup, elle entendit les pas de M. Firmin, puis la clef qui tournait dans la serrure ; elle s'élança au devant de lui ; la pâleur, la contraction des traits de son mari l'épouvantèrent.

— Seigneur ! qu'est-il arrivé ! s'écria-t-elle plus pâle encore que Léon.

— Rien, répondit M. Firmin, je n'ai plus de travail... je suis renvoyé... voilà tout.

Puis il jeta les cinquante francs sur la table avec un dédain mêlé de colère.

Marie poussa un cri, elle serait tombée si Léon ne l'avait retenue ; toute la tendresse de celui-ci se réveilla ; l'état où se trouvait Marie, les suites que pouvaient amener pour elle une si douloureuse émotion, se représentèrent vivement à son esprit pour le pénétrer de remords. Il transporta Marie sur son lit, il s'efforça de la consoler, de la fortifier ; Marie se remit un peu, mais ce coup inattendu ébranla fortement sa santé.

On le comprend, dans le récit que fit Léon à sa femme, M. Thierry ne fut point épargné. Marie ne parvenait pas à calmer les mouvements de haine que ce nom seul excitait chez Léon ; elle lui arracha cependant des promesses de modération, de prudence, et tous deux s'endormirent, l'un brisé par la fatigue, l'autre par le chagrin.

Le lendemain, Marie, réveillée de bonne heure, réfléchit sérieusement à sa position ; elle sentait la nécessité d'une réforme, mais accoutumée à n'employer son influence auprès de Léon que lorsqu'il s'agissait de satisfaire un caprice, elle eut à peine le courage de proposer un plan de retour à la piété et à l'économie.

Hélas ! les désirs religieux de Marie venaient plus de la crainte que de l'amour, et quant à l'économie, il fallait moins se préoccuper du soin de l'établir, que du soin d'échapper à la faim et au froid.

Lorsque, rappelant à Léon leur coupable négligence de la prière, de la lecture des Saints-Livres, Marie lui demanda de méditer avec elle, de s'agenouiller avec elle chaque matin devant Dieu, celui-ci répondit : " *Nous verrons,*" d'un air qui ferma la bouche de la faible Marie ; et lorsque, songeant au terme de loyer qui s'approchait, elle parla de prendre un appartement moins coûteux, Léon lui prouva que changer dans ce moment, c'était mettre le propriétaire en défiance, c'était se discréditer auprès de tous leurs protecteurs et de tous leurs amis. Marie se tut, et dès lors commencèrent des privations dont chaque jour accrut le nombre.

Plus que jamais Léon défendit à Marie d'informer Madame Mandar de leur triste situation ; plus que jamais il lui ordonna de cacher à tous les yeux leur pénurie... Sous un prétexte ou sous l'autre, M. et Madame Firmin refusèrent de prendre part aux divertissements de leurs amis, et ceux-ci, qui pressentirent vite la véritable cause de tant de sagesse, espacèrent leurs visites, et bientôt s'éloignèrent tout à fait.

Marie avançait dans sa grossesse ; elle souffrait, travail-

lait au delà de ses forces, et ne prenait qu'une nourriture grossière, qui fatiguait son estomac sans le sustenter. Les cinquante francs de Léon n'avaient pas duré longtemps, de nouveau on avait eu recours à la vente des meubles ; mais cette fois ce n'était pas seulement quelques chaises inutiles qu'avait vu partir Marie, c'était le mobilier complet du cabinet de son mari, c'étaient les trois quarts du sien, c'était sa jolie et reluisante batterie de cuisine presque tout entière.

Décembre commençait, il faisait un froid sec qui convenait parfaitement aux promeneurs des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, mais qui congelait jusqu'à la moelle des os les indigents relégués dans les sombres réduits de la misère. Marie avait fermé sa cheminée, elle faisait cuire la maigre pitance du jour sur un poêle de fer, qu'elle n'allumait guère qu'un peu avant l'heure du repas. A peine ses pauvres doigts pouvaient-ils tenir l'aiguille. Léon courait, s'offrait, cherchait des protecteurs et n'en rencontrait point. Il usait des souliers ; trouvait quelques écritures à faire ici ou là ; rentrait de plus en plus aigri et fuyait cette intimité conjugale, ces rapports religieux, qui seuls eussent pu faire rentrer la paix dans son âme en y ramenant l'humilité. Bientôt Marie ne put plus remplir qu'à demi la tâche que lui imposait la couturière ; les ressources en diminuèrent d'autant ; il fallut recourir au Mont-de-Piété.

Hélas ! ce n'était pas la première fois. Un dimanche, dans le temps de la prospérité, un dimanche que la bourse était vide, que le soleil était radieux, que les amis Lemierre, arrivant de bon matin, avaient proposé une course à Montmorency ; après s'être défendus contre la tentation de manquer au culte divin pour les accompagner, et de passer dans de bruyants plaisirs la journée que Dieu s'est réservée, Léon et Marie avaient cédé, puis, le lendemain, porté la montre avec les boucles d'oreilles au Mont-de-Piété, afin de rembourser M. et Madame Lemierre. " Nous ne les vendons pas," s'étaient dit les époux, " nous les déposons ; dans huit jours nous viendrons les reprendre ; personne ne le saura... et d'ailleurs, à quoi servent ces bijoux, le plus souvent cachés au fond d'un tiroir !" Ce moyen de faire de l'argent une fois trouvé, on s'en était servi de nouveau, toujours avec les mêmes raisonnements, toujours avec la même certitude de reprendre les objets mis en gage... Cependant, on n'avait encore touché ni au linge, ni aux hardes ; et maintenant !... maintenant, il fallait du bois, il fallait du pain, il fallait apaiser par quelques à-comptes des créanciers impatientes qui iraient sans cela révéler au propriétaire la pénurie du ménage, et Marie, le cœur oppressé de tristesse, remit à Léon, pour les porter au Mont-de-Piété, d'abord ses belles nappes et ses jolies serviettes, puis ses draps, puis une grande partie de son trousseau et de celui de son mari. Bientôt il ne lui resta plus que deux draps, un peu de linge, une robe de rechange, un châle, un chapeau, et à Léon l'équivalent à peu près. Elle frémissait en songeant à ses couches !

Marie, obéissant aux ordres de M. Firmin, ne laissait plus entrer personne dans sa chambre, la nudité de cette pauvre demeure aurait vite appris aux visiteurs ce que Léon voulait cacher avant tout. Lorsque Marie sortait, il examinait sa toilette, afin de voir si rien en elle ne décelait leur indigence ; rencontraient-ils une ancienne connaissance, Léon prévenait toute question en parlant de l'aisance dont il jouissait et des belles espérances qu'il cultivait.

— Tromper ! toujours tromper ! s'écriait par fois Marie,